

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU &amp; CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

### LE GRAND VAINCU

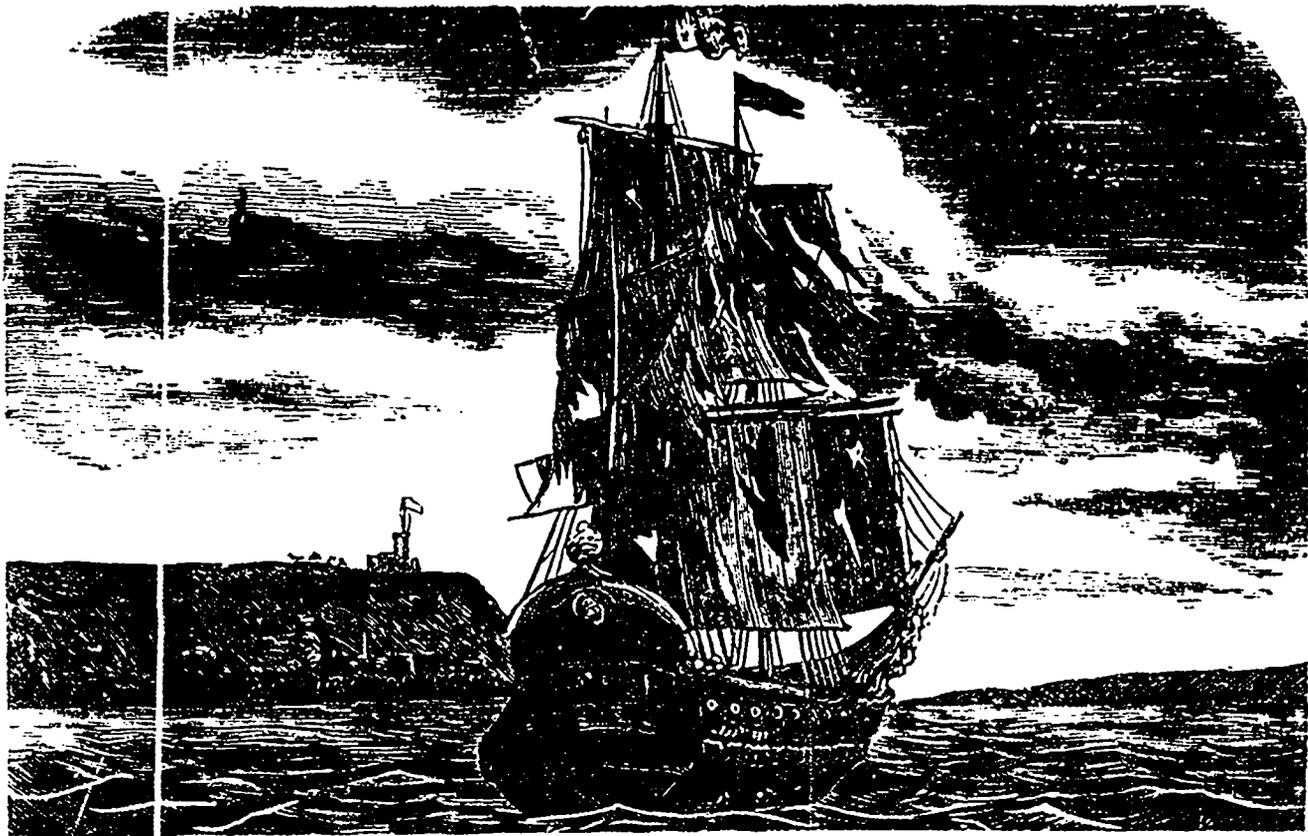
#### PREMIERE PARTIE — L'ARRIVEE.

##### I. — L'ALBATROS

Le 1er mai 1759, un beau brick français de seize canons parut en vue de Québec au moment où le soleil venait de se lever. Pour bien comprendre l'émotion extraordinaire que cet évé

pensée des trésors précieux d'armes et de poudre que les flancs du navire devaient contenir...

On voyait déjà la guerre recommençant avec avantage, les Anglais repoussés par les vieilles troupes augmentées des jeunes recrues venues de France, Montcalm rantrant à Québec en foulant aux pieds de son cheval les palmes vertes de la victoire ! ...



LE BRICK SEMBLAIT ABANDONNÉ À LUI-MÊME.

nement causa dans la capitale du Canada, il faut se rappeler que cette année 1759 semblait promettre une crise grave et décisive, que la malheureuse colonie sentait venir son agonie, et que ce navire isolé, le premier qui eût paru depuis dix grands mois dans le port de Québec, pouvait être l'avant-coureur d'une flotte puissante apportant enfin des armes et des vivres à la poignée d'héroïques soldats qui résistaient à l'invasion anglaise.

A mesure que se répandait dans la ville encore à demi endormie la nouvelle surprenante, inattendue, de l'arrivée d'un navire au pavillon fleurdelisé, une foule animée accourait sur le quai du Saint-Laurent. Tous les yeux se fixaient ardemment sur la coque noire du brick, les imaginations s'enflammaient à la

Hélas ! l'illusion de ce pauvre peuple fut de courte durée.

Le brick virait lentement de bord et se rapprochait insensiblement des rives du fleuve.

Le soleil levant l'inondait de ses rayons.

Alors la foule pressée sur le quai vit avec une douloureuse surprise que ce navire portait les traces d'un combat récent qui paraissait lui avoir causé de graves avaries.

Ses cordages pendaient tristement, ses vergues étaient brisées, le vent gonflait à peine ses voiles où se remarquaient de larges déchirures.

Seul, son pavillon blanc aux fleurs de lis d'or déroulait au haut du grand mât ses larges plis intacts.

Lorsque la brise qui lo prenait en travers l'eut rapproché du quai, on aperçut, au-dessus de sa ligne de flottaison, de larges trous noirs creusés par les boulets.

À cette triste vue, les cœurs se serrèrent; un profond et morne silence succéda aux vivats qui retentissaient quelques instants auparavant, et bien des yeux se mouillèrent en contemplant ce brick mutilé, douloureux emblème des défaites que la France avait essuyées sur mer depuis quelques années.

Le brick semblait abandonné à lui-même; aucune matelot ne se montrait à bord.

On suppose alors que les fraîches brises du nord-est avaient poussé contre le courant du Saint-Laurent ce navire vide et désemparé qui devait être l'épave de quelque flotte française battue par les Anglais à l'embouchure du fleuve.

Mais le brick s'étant rapproché, on put se convaincre qu'il n'était pas entièrement inhabité.

Une ombre apparut près du gouvernail; une autre se dessina à l'avant.

Enfin, tout à coup, au moment où le navire n'était plus qu'à vingt toises du bord, un troisième personnage sauta sur le bastingage, agita son chapeau orné d'une plume blanche et cria d'une voix forte :

— Vive la France !

Un immense cri lui répondit du rivage.

Et tel est ce prestige de ce nom adoré de la patrie, telle est la puissance des racines qui rivent l'espérance au fond du cœur humain !

Cette foule mobile, impressionnable, eut un frémissement de joie, et des milliers de mains se tendirent vers le brick, comme pour saluer en lui un secours envoyé par Dieu.

Des amarres furent lancées du quai, saisies par les deux hommes qui étaient sur le pont et attachées au bastingage.

La foule se rua sur les cabestans; le brick se rapprocha rapidement du bord.

— Place ! place ! cria aussitôt une voix.

Le galop d'un cheval fit écarter la foule et le jeune vicomte de Frontenac, aide de camp de M. de Vaudreuil, gouverneur du Canada, parut, escorté de quelques soldats.

D'un coup d'œil, il jugea que si le brick abordait, le peuple se précipiterait sur le pont et que peut-être il en résulterait un grand désordre et ne graves accidents.

Il ordonna aux matelots du port d'enlever les barres du cabestan; les amarres se détendirent aussitôt et le brick resta immobile à quelques toises du bord.

Puis, ayant rangé ses soldats pour contenir la foule, M. de Frontenac fit apporter une passerelle, mit pied à terre, et s'avança seul vers le navire.

Le jeune homme debout sur le bastingage avait suivi d'un œil impassible ces rapides préparatifs.

C'était un beau garçon de vingt-cinq ans environ, aux cheveux blonds sans poudre et dont les grands yeux bleus avaient une singulière expression de calme et de résolution.

Ses vêtements en désordre semblaient n'avoir pas été plus épargnés par les balles que les voiles déchiquetées qui pendaient aux mâts. La main gauche à demi enfoncée dans la poche de sa culotte de drap bleu, il tenait sous son bras replié son chapeau orné d'une plume. De son autre main aux doigts effilés, il avait saisi un des échelons des huniers et il se campait sur l'étroite surface du bastingage avec la gracieuse désinvolture d'un grand seigneur.

Il adressa un sourire au vicomte de Frontenac qui s'avançait

vers lui, lui tendit cordialement la main et tous deux sautèrent sur le pont du navire.

Ce pont était désert, mais de larges plaques de sang caillé qui le souillaient par places indiquaient que tous les défenseurs du navire étaient morts à leur poste.

M. de Frontenac, très-ému, interrogea du regard son jeune compagnon qui lui dit aussitôt :

— Vous êtes, monsieur, sur le brick « l'Albatros. » Parti de Brest vers le milieu du mois dernier, nous avons fait une heureuse traversée, et nous avons évité la flotte anglaise de l'île Royale, lorsque, il y a deux jours, nous avons rencontré dans le Saint-Laurent deux frégates ennemies qui nous ont donné la chasse... Bien que notre brick fût bon voilier, elles ne tardèrent pas à nous rejoindre. Nous étions perdus, nous voulûmes du moins nous défendre à outrance. Le combat a duré près de deux heures... Je ne vous en raconterai pas les détails; vous voyez qu'il a été acharné et terrible. Qu'il vous suffise de savoir que nous fûmes assez heureux pour couler l'une des frégates ennemies et que la mer s'étant retirée pendant le combat, le second vaisseau anglais resta cloué sur un banc de sable. Nous pûmes donc continuer notre route sans avoir la honte d'amener notre pavillon.

— Seriez-vous, monsieur, le commandant de ce brick ? demanda le vicomte de Frontenac en contemplant avec intérêt ce jeune homme qui racontait si simplement un acte d'admirable bravoure.

— Non, monsieur, répliqua le jeune inconnu dont le visage prit une expression triste. Le brave marin qui commandait « l'Albatros » a été tué l'un des premiers; il est tombé là-bas, près du beaupré. Je n'étais qu'un passager; mais comme, à la mort du commandant, un peu de désordre s'était mis parmi ces braves gens, j'ai pris sur moi de les diriger, malgré mon inexpérience.

— Veuillez me faire l'honneur de me donner votre main, dit l'officier avec élan; vous êtes un noble et brave jeune homme, monsieur...

— Gaston de Saint-Preux, répliqua le jeune étranger en serrant la main qui se tendait vers lui.

— Et moi, je me nomme le vicomte de Frontenac, officier au service de Sa Majesté Très-Chrétienne et aide de camp de M. le marquis de Vaudreuil, gouverneur du Canada... Permettez-moi encore une question, vous comprendrez assurément le sentiment qui me la dicte.

— Parlez, monsieur.

— Nous annoncez-vous quelque prochain secours ? Le roi pense-t-il à nous ? nous enverra-t-il bientôt des hommes, des armes et des vivres pour défendre ses possessions du Canada ?

— Hélas ! quand j'ai quitté Versailles, il y a deux mois, le roi paraissait plus préoccupé des plaisirs et des fêtes qui se préparaient à Trianon que des périls qui menacent sa colonie. Les soldats du Canada ne doivent compter que sur eux-mêmes, monsieur le vicomte.

Un sombre nuage obscurcit le front du jeune officier canadien et un profond soupir s'exhala de sa poitrine.

Puis, redressant vivement la tête, comme pour chasser de pénibles pensées, et jetant un coup d'œil sur les deux matelots qui se tenaient à l'avant du navire ;

— Ainsi, dit-il, vous n'êtes que trois survivants de ce sanglant combat ?

— Pardon, monsieur le vicomte, nous restons six à bord : ces deux braves gens qui ont pu à eux seuls amener le brick en vue de Québec, moi, mon domestique Léveillé, auquel j'ai donné

l'ordre de rester à fond de cale pendant le combat, car il est porteur d'un message important destiné au marquis de Montcalm... et deux prisonniers.

— Deux prisonniers ?...

— Oui ; si vous voulez bien ordonner à quatre de ces soldats de nous prêter main-forte, continua Gaston de Saint-Preux dont un sourire vint effleurer les lèvres, nous allons les délivrer.

Le vicomte de Frontenac s'approcha du bastingage et donna un ordre. Aussitôt quatre des soldats qui défendaient à la foule l'accès de la passerelle se détachèrent et vinrent prendre place sur le pont à côté de l'officier.

— Veuillez me suivre, monsieur, dit alors Gaston de Saint-Preux en prenant les devants.

## II

### LE PRISONNIER.

Le vicomte de Frontenac et ses hommes suivirent Gaston de Saint-Preux, qui prit un petit escalier conduisant à l'entrepont.

Arrivés dans la batterie, le même spectacle de désolation s'offrit aux regards attristés du jeune officier.

Tous les canoniers et servants des pièces avaient été tués ; le plancher était inondé de sang.

Gaston de Saint-Preux conduisit M. de Frontenac devant la porte d'une cabine barricadée extérieurement avec l'affût d'un canon.

— Les deux hommes qui son enfermés ici ne sont nullement dangereux, — du moins quant à présent, — dit Gaston à voix basse à son compagnon. L'un d'eux cependant va se trouver sans doute en proie à une grande exaltation. Vous prierez vos soldats de le contenir, mais avec ménagement et respect, car ce prisonnier est un gentilhomme : le marquis d'Arramonde. }

— Et comment a-t-il mérité ce sévère traitement ?

— J'ai pris sur moi de le faire enfermer ici parce que, pendant le combat, emporté par sa fougue méridionale, il avait voulu faire sauter le brick plutôt que de le rendre...

— C'est, en effet, un brave gentilhomme qui a droit à tous nos égards, s'empressa de dire Frontenac.

— Oui, répondit Saint-Preux avec son tranquille sourire ; mais avouez que sa bravoure était un peu irrésolue et qu'il valait mieux couler, comme nous l'avons fait, une frégate anglaise que de faire sauter un brick appartenant au roi.

— Et votre autre prisonnier ?

— Oh ! rien que le valet du marquis d'Arramonde ; un garçon fort inoffensif, beaucoup plus prudent que son maître. Il avait mis sournoisement la main sur la corde du pavillon et allait peut-être l'abaisser, au moment où je l'ai fait arrêter et conduire ici.

— Attention ! vous autres, dit l'officier en se tournant vers ses hommes. Enlevez d'abord cet affût.

Les soldats obéirent et poussèrent avec peine le lourd obstacle qui barrait la porte de la cabine.

Au même instant, et comme si les prisonniers eussent deviné ce qui se passait à l'extérieur, une vigoureuse poussée fut donnée à la porte dont la serrure sauta, et un jeune homme, les vêtements en désordre, les cheveux ébouriffés, les yeux ardents, s'élança hors de la cabine en poussant une exclamation de rage.

— Monsieur, s'écria-t-il aussitôt en courant vers Saint-Preux qu'il menaça de son poing crispé, vous me rendrez raison

de cette nouvelle insulte, et, cette fois, je vous jure qu'il n'y aura personne entre nous pour nous séparer !

Gaston de Saint-Preux conserva son impassible sang-froid et se contenta de s'incliner silencieusement devant l'impétueux jeune homme que la colère avait rendu livide.

Le vicomte de Frontenac fit un pas pour s'interposer entre eux.

Le prisonnier, dont la fureur obscurcissait sans doute la vue, le prit pour un officier de Sa Majesté Britannique et crut que les soldats qui l'accompagnaient étaient Anglais.

— Monsieur, s'écria-t-il en tirant son épée du fourreau, et en la présentant au jeune officier, si j'avais été libre, vous ne m'auriez pas eu, ni moi, ni ce brick, ni les braves gens qui le montent. Je suis votre prisonnier, je vais vous rendre mon épée. Mais, si vous êtes gentilhomme, j'espère que vous ne me refuserez pas de me la laisser seulement cinq minutes, pour que je puisse demander raison de l'outrage qui m'a été fait. En garde, monsieur ! cria-t-il en se tournant vers Saint-Preux.

— Vous vous méprenez, monsieur le marquis, dit Frontenac qui ne put s'empêcher de sourire de cette violente sortie à laquelle un accent méridional fort prononcé donnait un piquant tout particulier. Je ne suis pas officier anglais, mais aide de camp de M. de Vaudreuil. Le brick n'a pas amené son pavillon ; il vient de jeter l'ancre devant Québec. Enfin vous êtes libre et j'ai l'honneur de vous offrir mes services, s'ils peuvent vous être de quelque utilité.

Le marquis d'Arramonde mordit sa moustache noire avec dépit et fit rentrer son épée au fourreau d'un geste brusque.

— Excusez-moi, monsieur, dit-il avec un peu d'embarras, cet entre-pont est fort obscur... Ah ! vraiment, nous sommes en vue de Québec ? fit-il avec étonnement. Il faut que le hasard nous ait singulièrement servis, car notre pauvre commandant a été tué au début de l'action, et ce n'est certes pas celui qui a pris sa place qui a pu nous tirer de peine... à moins qu'il n'ait appris sur les pièces d'eau de Versailles l'art de conduire un navire !

Gaston de Saint-Preux reçut ce sarcasme en pleine poitrine, sans daigner y répondre autrement que par un froid sourire.

— J'accepte votre offre courtoise, monsieur, continua Jean d'Arramonde en s'adressant à Frontenac. Veuillez nous conduire sans tarder devant M. le marquis de Montcalm ; nous avons pour lui un message pressé. Quant à vous, monsieur, dit-il avec hauteur en adressant à Gaston de Saint-Preux un regard chargé de colère, nous nous reverrons ! J'ai fait quinze cents lieues en mer pour avoir le droit de me battre avec vous ; j'espère, morbleu ! que nous allons bientôt régler nos comptes !

Et, se tournant de nouveau vers Frontenac :

— Pour l'amour de Dieu, monsieur, menez-nous, je vous en prie, vers M. de Montcalm !

— M. de Montcalm est encore à son armée du lac Champlain, messieurs, répondit Frontenac. Si vous avez hâte de le voir, il vous faudra aller le trouver à son camp.

— Si j'ai hâte de le voir ! exclama l'ardent d'Arramonde. Monsieur, vous comprendrez mon impatience, quand vous saurez que mon honneur, l'honneur d'un d'Arramonde, entendez-vous, dépend de lui, de lui seul !... Je veux partir immédiatement !...

Et, se penchant dans la cabine dont la porte était restée entr'ouverte :

— Paterne ! cria-t-il, que fais-tu donc, maître sot ! Apporte-moi mon chapeau, mon manteau, prends mes bagages et suis-moi !

Une figure rouge, effarée, se montra alors à travers l'entre-

hâillement de la porte. Jean d'Arramonde arracha son manteau des mains encore tremblantes de son valet, campa son chapeau sur sa tête avec un geste de matamore et suivit le vicomte de Frontenac qui, accompagné de ses hommes, avait déjà mis le pied sur la première marche de l'escalier pour remonter sur le pont.

Gaston de Saint-Preux fit quelques pas dans l'entre-pont et appela à son tour son valet Léveillé.

Un petit homme alerte, et dont les regards vifs semblaient bien justifier le nom qu'il portait, sortit aussitôt d'une trappe qui conduisait à la cale du navire et sauta sur le plancher de la batterie.

— Tu n'as pas été touché pendant le combat ? lui demanda Saint-Preux à voix basse.

— Non, monsieur le baron, et je remercie Dieu qui vous a permis de vous tirer vous-même sain et sauf de cette bagarre... Ah ! croyez bien que j'enrageais là-dedans de penser qu'on se battait sur le pont et que je ne pouvais prendre part à la fête !

— C'est bien, dit le jeune homme en imposant silence à la langue de son valet. Tu trouveras, sois-en sûr, une autre occasion de montrer ton bouillant courage. As-tu la lettre que nous devons remettre à M. de Montcalm ?

— La voici, dit Léveillé en tirant de la poche de son pourpoint une enveloppe scellée d'un large cachet qu'il donna à son maître.

— Tu vas prendre tes effets et les miens, et tu nous suivras. Puis Saint-Preux, jetant un regard soucieux sur ses habits déchiquetés par les balles et noirs de poudre, ajouta : Je suis en assez triste équipage pour traverser la ville ! On dirait que ces coquins d'Anglais ont pris plaisir à trouer mes habits pour me mettre dans l'embarras !

Au moment où Gaston de Saint-Preux et Jean d'Arramonde débarquèrent, la foule rassemblée sur le quai les regarda avec une avide curiosité.

Les deux matelots, derniers survivants du combat sanglant que le brick avait soutenu, étaient déjà descendus à terre et avaient raconté l'histoire du malheureux navire.

Ce récit, en passant de bouche en bouche, avait été naturellement fort exagéré.

On affirmait que le brick avait repoussé à lui seul l'attaque d'une flotte anglaise considérable et avait coulé bas plusieurs frégates ennemies.

Aussi un murmure d'admiration accueillit-il les deux jeunes gens, lorsqu'ils mirent le pied sur la terre ferme, et le vicomte de Frontenac fut-il obligé de les faire protéger par ses soldats pour les soustraire aux ovations que la foule leur préparait.

Jean d'Arramonde marchait devant, le poing sur la hanche, la moustache retroussée,

En voyant sa bonne mine et son air décidé, on jura que c'était lui qui avait dû sauver le brick et plusieurs vivats furent poussés en son honneur.

D'un geste noble et gracieux, il salua la foule et poursuivit sa marche en levant la tête un peu plus haut encore, tandis que Gaston de Saint-Preux, fort préoccupé de sa toilette, étalait son jabot d'un blanc douteux, faisait sortir ses manchettes et demandait tout bas à Frontenac avec inquiétude si les trous qui perçaient ses habits étaient bien visibles.

Au bout d'une demi-heure de cette marche presque triomphale, nos deux jeunes gens arrivèrent à une auberge, la meilleure de la ville, où M. de Frontenac les conduisit, afin qu'ils pussent reprendre un peu haleine et réparer leurs forces.

L'aide de camp de M. de Vaudreuil n'était pas sans éprou-

ver quelque surprise, en songeant aux événements rapides où le hasard venait de lui faire jouer un rôle.

L'arrivée de ce brick troué par les boulets, les cris, les mouvements de la foule, l'apparition de ces deux jeunes gens, tous deux si fiers, si décidés, mais qui, bien qu'unis par une même destinée semblaient séparés par une rivalité ardente ou par une haine implacable,—tout cela avait fait sur son esprit une vive impression.

Saint-Preux, qui paraissait fort impatient de réparer le désordre de sa toilette, demanda une chambre et, après avoir prié M. de Frontenac de l'excuser, il alla s'y enfermer avec Léveillé, qui ployait sous le poids des nombreux bagages de son maître.

Demeuré seul dans la salle de l'auberge avec le vicomte de Frontenac, Jean d'Arramonde s'assit à une table, se fit servir une bouteille d'un petit vin mousseux, produit du sol canadien, et après avoir rempli le verre de l'aide de camp du gouverneur :

— Ainsi, dit-il, M. de Montcalm n'est pas à Québec ?

— M. de Montcalm est, je vous l'ai dit, à son armée du lac Champlain. Mais il est possible qu'il en revienne bientôt, si, comme on le prétend, l'ennemi a l'intention d'assiéger cette ville au moyen d'une flotte qui doit remonter le Saint-Laurent.

— Nous n'avons pas le temps d'attendre son retour ! s'écria l'impétueux jeune homme. Il faut que nous partions immédiatement. Comment peut-on voyager dans ce pays ? Avez-vous des postes, des relais ? trouve-t-on des chevaux ? j'en crèverai dix, s'il le faut, pour arriver plus vite.

M. de Frontenac sourit.

— Nous n'avons ni postes ni relais, dit-il, et les chevaux étant tous à l'armée, c'est à peine si vous trouverez dans la campagne quelques animaux efflanqués et poussifs occupés aux travaux des champs... Mais ne pouvez-vous remettre votre voyage à quelques jours ? Vous devez avoir besoin de repos. Un convoi sera envoyé la semaine prochaine à l'armée de M. de Montcalm...

— Quelques jours !... la semaine prochaine !... interrompit Jean d'Arramonde en scandant ces paroles de coups vigoureux frappés sur la table avec son poing fermé... Écoutez, monsieur de Frontenac, vous êtes gentilhomme et bon gentilhomme, n'est-ce pas ?— Eh bien ! si vous aviez reçu un soufflet, attendriez-vous quelques jours pour demander réparation ?

Le vicomte de Frontenac tressaillit légèrement, et cette question lui fit monter un peu de rouge au visage.

— Non certainement, dit-il.

— Eh bien ! moi, monsieur, continua d'Arramonde en tirant sa montre, voici quarante-cinq jours, huit heures et trente minutes que j'attends une réparation qui m'est due. — Et, en disant ces mots, il désigna de sa main étendue la porte de la chambre où Saint-Preux s'était retiré. — Cela remonte au 25 mars. Je vais vous raconter cette histoire, si vous le désirez ; mais auparavant, comme je meurs de faim, je vous prierai de me faire l'amitié de déjeuner avec moi.

— Volontiers, mon cher marquis, dit M. de Frontenac que la verve et l'originalité de son nouveau compagnon divertissaient singulièrement.

L'aubergiste mit sur la table la moitié d'un pâté, une volaille froide et deux bouteilles poudreuses d'un certain bordeaux qui, disait-il, avait fait deux fois le tour du monde.

Jean d'Arramonde, après avoir taillé dans le pâté une brèche fort respectable, s'adressa en ces termes à son compagnon :

(A CONTINUER.)

## LA DUCHESSE DE NEMOURS

## QUATRIÈME PARTIE.

## IV

## DEUX NAPOLITAINS—(Suite.)

— Alors, s'écria Vincent dont le visage se rassénéra, nous avons de la marge, mon cousin. Laisse-là cette mine solennelle, qui est bonne pour piper les sots, et dis-moi bonnement où en sont nos affaires ?

— Les sots, Vincent, mon cousin, prononça sèchement maître Annibal, sont ceux qui tremblent dans leur cuir à la première menace de la science, et qui, sitôt rassurés, font bravement les incrédules. Mais je te parlerai comme tu veux qu'on te parle, car je ne discute jamais ni avec les femmes ni avec les enfants, ni avec les fiévreux. Madame la régente de France, n'a point éprouvé de malheurs, au contraire, elle a fait sa paix avec le roi et chevaucha à cette heure, par les rues de Paris conquis, entre Charles VIII et la duchesse de Bretagne.

— Ah ! peste ! fit Tarchino dont le regard devint sournois. Ce n'était point là l'effet qu'attendait maître Annibal.

— Je vois que tu ne me comprends pas, mon cousin, dit-il.

— A quoi vois-tu cela ?

— Aux battements réguliers de ton pouls, répondit le charlatan qui tenait toujours sa main, aux regards tranquilles de tes yeux, à ta voix ferme ; tu aurais tremblé si tu avais saisi toute la portée de mes paroles !

Il se redressa et jeta son manteau sur son épaule pour ajouter :

— Olivier de Graville est perdu sans ressource.

— Crois-tu ? fit Tarquin qui eut presque un sourire.

La douleur atroce qu'il éprouvait au bras changea ce sourire en grimace ; mais Annibal avait vu l'intention et ses sourcils se froncèrent.

— J'en suis sûr ! poursuivit-il, et messire Olivier en est encore plus convaincu que moi ! Je pense, Dieu me pardonne, qu'il a envie de se repentir, suivant les conseils de Guillaume de Sles, ce lugubre fou ; car en apprenant que Jean d'Armagnac avait eu la vie sauve, il s'est écrié : « Le ciel soit, loué ! »

Les lèvres minces et méchantes de Tarquin eurent un frémissement.

— Es-tu bien sûr de cela, mon cousin ? demanda-t-il.

— Je l'ai entendu de mes oreilles.

— Et quand il a su que j'avais le bras coupé, qu'a-t-il dit ?

— Rien ! fit Annibal.

Tarquin mit sa tête fatiguée sur l'oreiller en murmurant :

— Il n'y a pas que toi, mon cousin, pour tirer des horoscopes ! depuis bien du temps j'ai tiré l'horoscope de cet homme-là. Il avait dit seulement : C'est grand dommage ! ou bien : Quelle pitié ! ou toute autre fadaise, j'aurais été assez sot pour lui en savoir gré. Cela m'eut gêné... Mais continue.

— Est-ce que tu songerais à faire aussi, toi, la paix ? demanda maître Annibal qui se rapprocha.

— Ne t'inquiète pas répliqua Vincent, je suis un homme prévoyant, et je flaire l'avenir sans avoir besoin de consulter les étoiles... N'y a-t-il rien autre chose de nouveau, que tu saches ?

Maître Annibal changea de ton, parce qu'il lui vint à l'idée que Tarquin pouvait bien garder quelque bon tour dans son sac.

— Tu te souviendra de moi à l'occasion, mon parent, dit-il. Quant à ce que je puis savoir encore, cela se réduit à peu de chose. Messire Olivier, voulant jouer sa partie jusqu'au bout a fait lever cette nuit de l'auberge de la Pie, tandis que la porte Saint-Germain était encore libre, la veuve de feu le duc de Nemours.

— A la bonne heure ! fit Tarquin. Il est comme ces gens qui voient clair à l'article de la mort. J'approuve cette idée-là et j'en ferai bon profit, je l'espère. Madame Isabelle est au château de la Marche ?

— Elle est ici, à l'auberge du vieux Pavot.

Les yeux de Vincent brillèrent.

— A la bonne heure ! à la bonne heure ! répéta-t-il par deux fois. Voici donc que j'ai à remercier M. le comte de la Marche une fois en ma vie ! Après ?

— Après ? il n'y a plus rien, répondit Annibal, qui interrogeait sa mémoire ; rien, sinon que messire Olivier m'a demandé un flacon de baume napolitain pour le cas où il serait pris vivant.

— Ceci le regarde, fit Tarquin avec indifférence. S'il s'empoisonne, il y a la rivière où l'on jette les chiens morts.

Puis il ajouta, en fixant sur maître Annibal ses yeux ardents de fièvre :

— Mon cousin, si tu veux ou si tu peux me sauver la vie, nous aurons encore de joyeux instants à passer en ce monde. Que Graville tombe, c'est un fruit mûr, laisse-là Graville, pour me servir fidèlement ; j'ai quelque part, en un lieu que je ne te dirai point, certain parchemin qui nous ouvrira toutes les portes de Paris quand l'heure sera venue. Ce parchemin, c'est notre vie ; Jean d'Armagnac, c'est notre fortune. Et j'espère que dans cette eau trouble où patauge le royaume de France, nous pêcherons assez d'écus d'or pour vivre jusqu'au jour mémorable où je serai pendu.

Pendant qu'il parlait ainsi, les pommettes de Tarchino se coloraient de plus en plus ; sa main sèche et brûlante se crispait sur la couverture de son lit.

— Mon bon cousin, dit maître Annibal, qui tâcha de prendre un ton pénétré, je te rends grâce sincèrement d'avoir songé à moi. Quant à la fidélité, tu sais bien que c'est mon fort... tope-là, Vincent, mon cousin, et regarde-moi comme le plus dévoué de tes serviteurs.

Il prit la main gauche de Tarchino, comme pour la serrer affectueusement entre les siennes mais ce qu'il voulait, par le fait, c'était interroger encore une fois son pouls.

— Allons, dit-il gaiement, je n'aurais jamais cru qu'un homme pût supporter si bien un si terrible accident ! Encore quelques heures de sommeil, et tu pourras sortir de ton lit, mon cousin.

Il replaça le bras de Tarquin sous les couvertures, et dessina ce geste doctoral du médecin qui commande le repos. En gagnant la porte à pas majestueux et comptés, il se disait :

— Avant la fin de la journée, le cher garçon pourrait bien mourir enragé !

## V

## SAUVÉE !

A chaque instant, le nombre des soldats augmentait aux environs du château. Pavot et bien d'autres pensaient que c'était là un bon signe, mais les vieux routiers savaient que ces compa-

gnies avaient abandonné leurs postes dans Paris et qu'il n'y avait là qu'une armée de fuyards.

Pavot, trompé par l'apparence, faisait force rêves ambitieux, d'autant qu'il n'ignorait point que sa maison contenait d'importants étages. Il se sentait grandir.

— Mieux vaut tard que jamais ! se disait-il, et je ne suis pas du moins comme ceux, qui ont mangé leur pain blanc le premier. Autrefois j'étais un petit cabaretier, maintenant je suis un grand aubergiste, et demain, je serai l'intendant d'un duc et pair !

Après de la chambre où Jean d'Armagnac reposait toujours, il y avait une soupente obscure, fermée par un lambeau de serpillière ; c'est dans cette soupente que le père Pavot avait passé la nuit. Maman Pavot, ayant fait mine d'y entrer pour se reposer, la petite Mirette s'était jeté à son cou en criant.

— Mère, ne me gronde pas ! Tu m'avais dit que s'il revenait, il fallait l'introduire dans notre logis...

Maman Pavot ne savait pas du tout de qui parlait sa fillette ; elle voulait bivouaquer, voilà tout. Elle avait été fort troublée par la présence de Jean d'Armagnac, blessé dans l'auberge de son mari. D'où venait cette blessure ? elle l'ignorait encore, et ne savait rien du drame de cette nuit, mais son instinct lui disait que, si près de l'hôtel de La Marche, l'héritier d'Armagnac courait un véritable danger. En l'absence de tout secours humain, elle s'instituait le garde-du-corps du fils de ses maîtres.

— Il est revenu, reprit Mirette, et j'ai attendu que mon père fût levé pour lui ouvrir la porte.

Maman Pavot fronça le sourcil à ce coup.

— Oh ! ne te fâche pas, mère, s'écria Mirette. Je l'ai mis dans la soupente où il est resté caché depuis ce matin.

Maman Pavot s'élança vers la soupente comme une lionne ; mais au moment où elle allait toucher la serpillière, une autre main prévint la sienne et la toile fut écartée brusquement de l'intérieur.

Ce fut un coup de théâtre : maman Pavot se trouva face à face avec frère Tranquille en costume d'homme d'armes, tout souillé de sang et de boue, et plus blême, et plus décharné encore que de coutume.

— Dieu m'assiste ! murmura-t-elle. Est-ce le cousin Andéol que tu avais caché, fillette ?

— Non, mère... balbutia Mirette.

— Et de qui donc parlais-tu ?... demanda encore la Pavot.

— De moi, s'il vous plaît, bonne dame, répondit Jean le Brun qui poussa de côté Tranquille, pour faire son entrée dans la chambre.

— Oai-dà ! murmura la tavernière en considérant curieusement l'ancien page. Voilà un gentil garçon, ou je ne m'y connais pas !... mais où donc ai-je vu sa figure ?

Elle frappa dans ses mains tout à coup et mit un doigt sur l'épaule de Jean le Brun pour l'examiner mieux.

— Sur ma foi ! pensa-t-elle tout haut, si madame Blanche d'Armagnac se déguisait en jeune homme...

— Allons, maman, interrompit Jean le Brun qui lui planta inopinément un gros baiser sur la joue, je vois que vous n'êtes pas trop en colère. Et quand nous aurons le loisir, nous ferons aisément amitié tous les deux. Mais aujourd'hui, voyez-vous, le temps presse.

Mirette s'était approchée de sa mère.

— Tu n'est pas fâchée contre moi ? demanda-t-elle timidement.

— Nous verrons cela, répliqua la Pavot qui ajouta en se tournant vers l'ancien page :

— Pourquoi le temps presse-t-il, mon gentilhomme ?

Tranquille étendit sa main vers le lit et tira de sa poitrine un profond soupir.

— Thérèse, dit-il d'une voix profondément altérée, Jean d'Armagnac est en danger de mort !

La Pavot suivit le geste du pédagogue et son regard tomba sur le charmant visage de Jean le Blond qui semblait sourire dans son sommeil.

— Puisque vous êtes avec Andéol, dit la Pavot à Jean le Brun, vous tenez pour l'enfant. D'ailleurs ma petite fille m'en avait déjà touché quelques mots. Eh bien ! vous avez l'air fort et brave, jeune homme ; voici mon cousin Andéol, déguisé en homme de guerre et qui porte une épée, je ne sais pourquoi ni comment. Cela fait que nous sommes trois pour mourir en le défendant !

Tranquille secoua la tête d'un air désolé.

— Ne perdons pas notre temps en paroles, dit Jean le Brun, car de quart d'heure en quart d'heure, à cette porte vitrée, on voit apparaître quatre ou cinq figures de coquins qui viennent épier ce qui se passe. Si, par malheur, ils nous apercevaient, tout serait perdu.

— Tout ! répéta Tranquille.

— Mais que veulent-ils donc faire à l'enfant ? s'écria la Pavot épouvantée.

— Vincent Tarquin n'a pas pu l'assassiner hier soir, répondit l'ancien page, Vincent dort... gare le moment où il s'éveillera !

— C'est un tigre celui-là ! murmura la Pavot.

— Un tigre ! répéta Tranquille qui avait l'œil cloué au sol et qui parlait comme un automate.

— Un tigre, qui a vu couler son sang ! ajouta Jean le Brun. Or, ma noble dame, je suis comme vous, moi : je veux bien mourir pour mon frère Jean le Blond ; seulement, si je meurs, je veux qu'il vive, car ce serait un jeu de dupe que de livrer pour rien notre gorge au couteau de ces bouchers.

— C'est comme cela que je l'entends, répondit résolument la Pavot. Il faut qu'Armagnac soit sauvé ; à l'avenir de nous ce que le ciel voudra !

On entendit des pas dans la chambre voisine ; Jean le Brun saisit Tranquille à bras-le-corps et se jeta avec lui derrière la toile de la soupente ; au même instant la figure de Raoul, le soldat, se montra au chassis de la porte.

— Rien de nouveau ici, dit-il à Pierre qui le suivait.

— Ce n'est pas comme là-bas, dit Pierre, le diable est dans le corps du capitaine... Écoute plutôt !

Pendant le silence qui suivit, Mirette et sa mère purent entendre des cris partant de l'autre extrémité de la maison. Les deux soldats s'éloignèrent, et Jean le Brun s'élança de nouveau dans la chambre.

— Le tigre est éveillé ! dit-il. Agissons, si nous voulons lui enlever sa proie !

Tranquille sortit de la soupente après Jean le Brun ; il était en proie à cette agitation vaine de l'homme qui se noie. Il vit Jean le Brun qui tirait à part la tavernière, et marcha vers eux à grands pas.

— Écoutez ! dit-il, ne me cachez rien. C'est à moi que votre mère dira : Où est-il ? qu'avez-vous fait de lui ?

Le jeune soldat lui mit la main sur la bouche.

— La paix ! brave homme, dit-il, tout à l'heure on va vous tailler votre besogne ; jusque-là, n'embarrassez pas notre chemin. Tranquille courba la tête.

— C'est vrai, pensa-t-il, en poussant un profond soupir. Je

ne fais rien et j'empêche les autres de faire... J'ai pourtant bonne volonté, mon Dieu !

— Je ne sais pas le temps qu'il nous faudra, disait Jean le Brun à la mère Pavot, mais si ces diables de soldats reviennent comme cela mettre le nez à la lucarne, nous ne pourrons jamais en finir. Et je ne voudrais pas affirmer que dans un quart d'heure, Vincent Tarquin, s'il peut se tenir sur ses jambes, ne viendra pas faire ici quelque mauvais coup...

— Si vous voulez, répondit la tavernière, j'irai faire faction dans la chambre voisine...

— Et les soudards vous prendront par les épaules, la mère, et l'on vous jettera de côté.

Tranquille avait trouvé le moyen de la Pavot excellent ; quand Jean le Brun eut répliqué, Tranquille secoua la tête et murmura tristement :

— C'est vrai ! c'est vrai !

— Savez-vous où l'on a enfermé madame Blanche d'Armagnac ? demanda Jean le Brun.

— Madame Blanche est ici ? fit la Pavot étonnée.

— Je le sais, moi, dit Mirette ; on a donné à madame Blanche la première chambre du corridor, et la seconde est occupée par cette noble dame qui est venue avec vous, ma mère.

Tranquille joignit les mains et jeta un regard dérobé vers le lit où Jean d'Armagnac dormait. Le fils et la mère étaient là tout près l'un de l'autre, et le cœur du pauvre Tranquille se déchirait lorsqu'il songeait que l'heure prochaine pouvait mettre la mère désolée en présence du cadavre de son fils.

— Pas un soldat de Graille, reprit Jean le Brun, n'osera porter la main sur madame Blanche, voilà ce qui est certain. Allez la chercher, Mirette. Allez chercher aussi la duchesse Isabelle, car je sais son nom, et c'est ici sa place.

— Maître fou que vous êtes, interrompit la Pavot, ne voulez-vous point mettre ensemble la noble veuve d'Armagnac et celle qui lui a pris le nom de son époux ?

— Faites ce que je vous dis, la mère, répliqua l'ancien page péremptoirement.

Mirette était déjà partie.

— Après tout, grommelait la Pavot, on n'est pas forcé de dire à madame Isabelle : Celle-ci est Blanche d'Armagnac ! ni à madame Blanche : Celle-ci est la duchesse de Nemours.

Madame Isabelle arriva la première au bas de l'escalier. A la vue de Tranquille, qui était debout au milieu de la chambre, elle demeura interdite et la voix lui manqua pour interroger. Madame Blanche, qui la suivait de près sur le pas de Mirette, passa entre elle et Jean le Brun, pour s'élançer vers le lit du blessé.

— Madame ! Madame ! s'écria-t-elle, venez voir votre fils ; je suis arrivée trop tard, moi au bord de l'eau, là-bas, et ce sont eux qui l'ont sauvé !

Elle montrait du doigt Tranquille et Jean le Brun.

La duchesse Isabelle n'avait fait qu'un bond vers le lit, elle était déjà penchée, souriant et pleurant à la fois, au-dessus du pâle visage de son fils.

— J'aurais dû prévoir cela ! grommelait Jean le Brun qui se mordillait la lèvre et gourmandait sa propre émotion. C'est très-touchant, mais du diable si nous avons le temps de pleurer !

— Allons, bonhomme, dit-il en s'adressant à Tranquille, prenez votre dame par le bras, bien respectueusement, et suivez mon exemple.

Ce disant, il entraînait madame Blanche étonnée vers la chambre voisine. Tranquille, balbutiant des excuses incohérentes, en usait de même avec madame Isabelle.

— Si l'on vous demande qui vous a mises là, dans cette chambre, dit le jeune soldat avant de refermer la porte sur les deux femmes, vous répondrez hardiment que c'est Vincent Tarquin, le capitaine. Il nous faut dix minutes pour sauver celui que vous aimez toutes deux. Ne laissez âme qui vive s'approcher de cette porte !

Comme il allait rentrer dans la chambre où Jean d'Armagnac était couché, il se ravisa tout à coup.

— Que mon frère Jean ne vous voie ni l'une ni l'autre ! ajouta-t-il en tirant le panneau qui aveuglait le châssis vitré, s'il vous voit, je ne réponds plus de rien !

— Faites suivant sa volonté, ma noble dame, murmura Tranquille à l'oreille de la duchesse Isabelle ; Dieu, qui protège le sang d'Armagnac, a donné à cet enfant la prudence et le jugement d'un homme.

La porte retomba. Les deux femmes, émuës et curieuses jusqu'à l'angoisse, retinrent leur souffle pour écouter.

— Allons, la mère ! s'écria Jean le Brun en rentrant dans la chambre où Jean le Blond dormait, voilà le moment de se montrer ! Mettez bas votre cotte, car les habits de ma gentille Mirette seraient trop étroits pour mon frère Jean !

Tranquille ouvrait de grands yeux, suivant son habitude ; Mirette regarda sa mère avec une expression qui voulait dire : Vous feriez bien toute la ville de Paris, tout le royaume de France et même l'univers tout entier, sans rencontrer le pareil de messire Jean Roland !

Et la Pavot était assez de cet avis, car elle frappa ses bonnes et grosses mains l'une contre l'autre en disant avec admiration.

— Par exemple, mon joli garçon, voilà qui est bien trouvé !

Tranquille était d'autant plus malheureux, qu'il n'osait point demander d'explication. La Pavot se dépouillait de sa cotte, de sa jupe et de sa camisole à manches avec une incroyable prestesse.

— Holà ! Jean le Blond, mon frère ! s'écria Jean le Brun gaillardement.

La blessure de Jean d'Armagnac était légère ; il ne fit point trop mauvaise figure pour avoir été ainsi réveillé en sursaut : seulement, il regarda tout autour de lui d'un air étonné.

— Jean le Brun ! murmura-t-il, maman Pavot ! Et le bon frère Tranquille qui porte les habits qu'on avait achetés pour moi !

— En voici d'autres, mon gentilhomme ! s'écria la Pavot qui brandit en triomphe, au-dessus de sa tête, sa cotte et sa camisole.

Elle restait en corset, la digne femme, et n'en paraissait pas plus mince pour cela.

Jean d'Armagnac essaya de se mettre sur son séant, et la douleur que lui fit éprouver sa blessure lui arracha un cri faible.

— Bon ! dit-il, j'avais oublié le coup d'épée de maître Vincent ! Mais quelle folie vous prend, maman Pavot, de vouloir me déguiser en tavernière ?

Jean le Brun s'était glissé derrière la serpillière et se déshabillait de la tête aux pieds, ni plus ni moins que la mère Pavot.

— On te dira cela, mon bon frère, répondit-il à Jean d'Armagnac au travers de la toile. J'ai lu des aventures semblables dans plusieurs romans de chevalerie que je te prêterai, quand tous nos embarras seront finis. Allons, bonhomme Tranquille, enlevez-lui ses chausses et son justaucorps de soie : j'en aurai besoin tout à l'heure.

La petite Mirette s'était éclipsée. Tranquille alla vers le lit. De l'autre côté de la porte, madame Isabelle pensait tout haut :

— Que vont-ils faire ?

— Ne craignez rien, Madame, répondit Blanche d'Arma-

gnac dont les yeux se relevèrent sur sa compagne avec une respectueuse tendresse, il est entouré de gens qui l'aiment. Et n'est-ce pas un miracle de Dieu que cette tendresse qu'il inspire à tous ceux qui l'approchent?

— Allons, travaille, Andréol! disait la mère Pavot qui s'était retournée face au mur.

Tranquille fit assurément de son mieux, comme valet de chambre, mais dans tout le royaume de France on n'aurait point trouvé des mains si maladroites que les siennes. Il eut cependant raison des chausses mi-parties rose et azur qui furent tant bien que mal détachées du justaucorps.

— Passez-moi cela, dit Jean le Brun dans sa soupente, et au justaucorps maintenant, vite! vite!

Mais Jean le Blond qui s'était laissé faire dans le premier moment de sa surprise, résista tout à coup.

— Pourquoi cette mascarade? demanda-t-il.

Et il repoussa Tranquille qui répéta aussitôt.

— Oui, pourquoi cette mascarade?

Heureusement, Jean le Brun eut la bonne idée de dire derrière la toile:

— Si mon frère ne se bâte pas, je ne donnerais pas un écu de ma peau!

Jean le Blond entendant cela, ôta lui-même sa casaque et Jean le Brun l'ayant revêtu, rentra, vêtu à son tour en page de la reine de Saba.

Ce fut lui qui ach. va la toilette de son ami, disant.

— Tu me tires d'un bon embarras! je te jure que toutes ces choses là seront expliquées!

La Pavot put enfin se retourner et Mirette rentrer, mais celle-ci faillit tout perdre en laissant échapper un franc éclat de rire à la vue du beau jeune homme accoutré comme il était.

— Va-t-on me dire enfin?... commença-t-il en fronçant le sourcil.

— Écoutez, fit Tranquille qui avait l'oreille au guet.

Maman Pavot et Jean le Brun prêtèrent l'oreille avec inquiétude, on entendait un bruit de voix dans la pièce voisine.

— Les hommes d'armes! murmura la Pavot.

Et comme Jean d'Armagnac ouvrait la bouche pour parler encore, son ami lui fit de sa main un baillon. Il y eut une attente qui dura une minute et cette minute parut longue comme une heure d'angoisse.

Évidemment les soudards s'étonnaient d'avoir trouvé les deux femmes dans la chambre qui leur servait pour leur guet. Raoul parlait rudement déjà, mais nous savons que madame Blanche savait prendre au besoin un ton de princesse; on entendit s'élever sa voix impérieuse et celle des deux soudards baissa d'autant.

— Laisse-moi écouter! dit Jean d'Armagnac qui tâchait de repousser son frère d'armes pour s'élancer vers la porte.

— Et que diable veux-tu écouter! fit Jean le Brun en jouant la colère.

— Laisse-moi! laisse-moi! continuait Jean le Blond: j'ai cru reconnaître...

— Morbleu! tu n'es pas un soldat! si tu perds la tête pour une égratignure! Je devine ce que tu crois reconnaître et je te dis que tu es fou!

— En voici un, poursuivit-il en se tournant vers Mirette et sa mère, qui rêve tout éveillé, et qui prend des servantes d'auberge pour des princesses!

Jean le Blond baissa les yeux; il essaya d'écouter encore, mais le silence régnait désormais dans la pièce voisine.

Pendant cette courte scène, Tranquille n'avait rien dit, ses regards s'étaient fixés avec admiration sur ce jeune homme qu'il connaissait Jean d'Armagnac depuis deux jours seulement, et qui dépensait pour son salut tant de dévouement et tant d'adresse, il comparait son impuissance, à lui Tranquille, à l'activité, à l'énergie de ce jeune homme et restait écrasé sous la conscience de son inutilité. Quand l'alerte fut passée, il alla vers Jean le Brun, et lui tendit les deux mains. Jean le Brun, étonné, lui donna les siennes, frère Tranquille l'attira brusquement à lui et le serra contre sa poitrine.

Puis, plus brusquement encore, il le repoussa pour reprendre sa pose inerte et morne.

— Maintenant, gentille Mirette, dit Jean le Brun, il faut offrir votre main à mon frère Jean le Blond que voici, et le conduire à la loge de Jacquot Chaumerel, le père, au-devant du clos Saint-Sulpice.

Mirette regarda sa mère qui l'embrassa au front, en disant:

— Si tu fais cette commission-là, fillette, je te donnerai ce que tu voudras, voire un mari à ton gré!

— Et toi, mon bon frère, reprit Jean le Brun, qui était réellement le chef des opérations, songe que je te donne, en ce moment la garde de ma fiancée, il n'y a plus à dire: Pourquoi m'a-t-on revêtu de ce costume? ni ceci, ni cela, ni autre chose, il s'agit de rendre un service à ton frère, et je suis bien sûr que tu ne reculeras pas!

Jean d'Armagnac regarda tour à tour les figures qui l'entouraient. Tout le monde lui souriait, à l'exception de Tranquille qui n'avait jamais eu un visage plus lugubre.

Jean le Brun eut donné une douzaine d'écus d'or, à prendre sur sa première aubaine, pour que le bon pédagogue fut à cent lieues de là.

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 2 JANVIER 1880—(No. 2).

#### DISSOLUTION DE SOCIÉTÉ.

AVIS AU PUBLIC.—La société existant entre MM. Houle, Dussault et Morneau, et désignée par «*Houle & Cie.*», ayant été dissoute de consentement mutuel, la publication du journal le «*Feuilleton Illustré*» se continuera sous les nom et raison de «*MORNEAU & CIE.*»

Les messieurs plus haut nommés ayant cédé la propriété du «*Feuilleton Illustré*» ainsi que toutes les créances dues ou à écheoir à MM. Morneau & Cie., ces derniers prient les personnes endettées au «*Feuilleton Illustré*» de bien vouloir régler immédiatement.

#### «*LE FEUILLETON ILLUSTRÉ*»

PARAIT TOUS LES JEUDIS.

ABONNEMENT:—Un an.....	\$1.00
do Six mois.....	0.50
do Trois mois.....	0.25
Le Numéro.....	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

AUX AGENTS.—A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre journal, nous leur vendrons 10 centins la douzaine, payable à la fin de chaque mois, et 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir. Aussitôt après réception du montant de l'abonnement, nous enverrons le journal et le 10<sup>u</sup>.

Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit: «*Feuilleton Illustré, Boite 1080 B. P.*»

MORNEAU & CIE., Propriétaires,

60, RUE ST. GABRIEL, MONTREAL